

La frontière orientale de la Bolivie. Comment bolivianiser les marges du pays ? (2005)

Article parue dans LAZOS, Bulletin de liason bolivianiste, n°5, mars 2005, p. 146 - 159

Les deux tiers de la superficie de la Bolivie se trouvent dans les terres basses orientales, à moins de 1000 mètres d'altitude. Pourtant une image de pays de montagne lui est attachée. Dans le contexte andin, son enclavement en fait même le comble du pays de montagne. Sans littoral il n'a pas connu le fort développement côtier de ses voisins andins. Il n'y a pas eu de Guayaquil bolivien, pour faire une analogie avec l'Équateur, si proche, à d'autres égards, de la Bolivie. Le pays donne l'impression de s'être replié sur le seul môle inexpugnable de l'espace national : l'Altiplano. En réponse à son absence de mer et à la menace supposée latente de ses voisins, la Bolivie a choisi de « suivre le chemin des hauteurs et de troquer l'azur de la voûte céleste en échange du bleu de l'océan »¹, comme l'affirme, poétiquement, Gumuccio Dagon. Pour les régions orientales, on s'en doute, la poésie d'une telle posture ne peut cacher la violence de la situation qui leur est faite. Les voilà mises, et pour longtemps, à l'écart du cœur vital du pays. Portion congrue de l'espace national, tous les kilomètres carrés qu'elles occupent pèseront peu en regard d'une histoire millénaire qui fait que, en Bolivie, la civilisation vient des Andes.

Seulement aux marges de cette marge se trouve la plus longue dyade frontalière du pays². Le long de ses 3 400 kilomètres elle met en contact la Bolivie et le Brésil. Là, la première puissance d'Amérique du Sud rencontre son pays le plus pauvre, dans une allégorie tragique pour la Bolivie, du « pot de fer, contre le pot de terre ». Or, la Bolivie ajoute à sa première bizarrerie géographique, celle d'être montagnarde avec un territoire majoritairement situé dans les plaines, une deuxième caractéristique bien plus grave aux yeux des Boliviens. Elle est la championne de la réduction territoriale dans un continent où les remaniements frontaliers ont été légion. Les dernières frontières, celles qui se sont finalement fixées après tant de reculs, ont une connotation particulière. Plus que ailleurs elles sont sacrées. Leur existence garantie la pérennité d'un pays, loin d'être assurée dans les représentations de ses habitants.

¹ Gumuccio Dagon, Alfonso 1981 *Bolivie*, p. 10

² La frontière boliviano-brésilienne, constitue aussi la plus longue des 10 dyades du Brésil, qui, pour avoir été érigé sur les décombres d'un unique Empire, est en contact avec tous les autres pays du continent, à l'exception du Chili et de l'Équateur.

De ces deux remarques naît un paradoxe : la région orientale est délaissée, tandis que sa marge, la limite frontalière, est surinvestie. Le propos de ce texte est de montrer comment les boliviens ont résolu cette aporie. La solution de cette équation influence, en retour, la morphologie de la frontière et sa fonction. Il faudra donc se demander quelles configurations en résultent. Est-elle, dans les faits, cette barrière que les Boliviens rêvent d'ériger ? Quelle distorsion s'établit entre la représentation d'une frontière rempart de la « bolivianité » et la réalité observée à l'échelle locale ?

C'est à deux pas de temps différents que ces questionnements trouvent une réponse. Sur le temps long, celui qui va de la fondation de la République bolivienne aux années 1990, il est fait un usage symbolique de la frontière. Elle est appropriée certes, mais seulement dans l'imaginaire collectif. Par contre, on chercherait en vain dans ces confins une bolivianisation effective qui permettrait de donner corps à cette limite. Le destin de cette frontière vide devait changer il y a quelques dizaines d'années à la faveur d'un mouvement de migrations. Les Andins descendent de la montagne pour pratiquer le commerce bi-frontalier. La bolivianisation effective de la région est en marche. Une situation particulière en découle, où l'on voit l'apparition d'une zone transfrontalière d'échange s'accompagner d'un renforcement de la fonction barrière de la frontière.

I - LA FRONTIÈRE ORIENTALE, LOIN DES YEUX, PRÈS DU CŒUR

Au contraire de ce que dit le vieil adage, on observe, sur le temps long et à l'échelle nationale, une frontière orientale loin des yeux, mais proche du cœur de tout bolivien. Face à l'incapacité du pays à s'approprier réellement cette zone, il ne lui reste qu'à l'intégrer à son espace idéal. La zone frontalière devient l'horizon d'attente de tout un peuple.

Loin des yeux ...

Le mythe du mazico boliviano laisse l'Orient en dehors de la vraie Bolivie

Pour comprendre la position particulière de la région orientale en Bolivie il faut revenir à son mythe fondateur. Il dit que le pays, dans son entier, tient dans son Altiplano. Cette thèse fut formulée dans les années 20, par Jaime Mendoza³, à l'heure où les nombreuses cessions territoriales rendaient nécessaires une réflexion sur le devenir du pays et sur sa viabilité à long terme. Le lecteur remarquera que nous n'avons pas souhaité traduire l'expression de *mazico*. C'est qu'ici, plus que jamais, la traduction trahit. Elle fait de la forteresse enserrée entre les deux cordillères un banal massif montagneux. On est alors loin de la description que Jaime Mendoza, en fait : « c'est un grand plateau central entouré de deux cordillères qui lui dessinent une couronne, car elles se rejoignent au nord et au sud par des

³ Mendoza, Jaime 1925 *El factor geografico en la nacionalidad boliviana* et Mendoza, Jaime 1935 *El macizo boliviano*.

nœuds montagneux»⁴. Délimité par ces cordillères, creux à l'intérieur et protégé de l'extérieur par les plus hauts sommets, le *macizo* n'est pas seulement forteresse. Dans la description de Mendoza il a aussi des allures de berceau. Au-delà de sa topographie il est symboliquement le lieu où naît la « bolivianité ».⁵ Aux deux nœuds évoqués par Mendoza, aux deux arceaux du berceau en quelque sorte, on trouve les mines d'argent de Potosi, au Sud, et la riche campagne du lac Titicaca, au Nord. Ces deux hauts lieux charpentent l'identité nationale, point n'est besoin de l'Orient. On comprend mieux, alors, que l'écusson national, si présent dans tous les pays andins, ne retienne comme symboles nationaux avant tout des symboles altiplanesques : la montagne d'argent de Potosi, l'alpaga, la branche de blé, si peu tropicale et la hache inca.⁶

La thèse du mazico justifie un état de fait : l'abandon de la région orientale

L'intérêt de cette thèse est évident. Elle permet de nuancer l'impact des pertes territoriales, selon l'axiome suivant : les démembrements sont bénins puisqu'ils n'ont pas touchés l'Altiplano, le cœur vital du pays. Quelques soient l'importance des superficies perdues, ils ne peuvent faire douter de la permanence, dans le temps long, du pays. L'essence de celui-ci réside dans le môle andin, qu'aucun ennemi de la nation n'a pénétré sans avoir eu à le regretter.⁷

« Prendre la partie pour le tout, choisir ce qui s'adapte le mieux aux intérêts de l'identité et le réinventer ou le recréer, là réside l'essence de tout nationalisme et, au final, de toute identité.⁸ » C'est bien ce processus qui est à l'œuvre en Bolivie. Mais, en sélectionnant une région appelée à fonder l'identité, l'Altiplano, il institue ses périphéries en simples zones d'amortissement aux invasions, des « terres d'agrégation »⁹ rattachées au noyau national par la règle de *l'utis possidetis juris* de 1810. La thèse du *mazico* devient un redoutable outil idéologique. Elle justifie, à posteriori, l'abandon de la région orientale, contre lequel le pays ne peut pas grand-chose. Ni sa faible densité, ni les structures administratives d'un État fragile ne permettent, en effet, de se lancer à la conquête des marges sous

⁴ Mendoza, Jaime 1925 El factor geografico en la nacionalidad boliviana , p 31

⁵ En espérant que le lecteur me fera grâce de ce barbarisme sur lequel je reviendrai plus loin dans ce travail, pour le mieux définir.

⁶ República De Bolivia 1888 Decreto Supremo du 14 juillet 1888 « L'écusson des armes de la République de Bolivie est de forme elliptique. A son centre et dans la partie inférieure figure la montagne de Potosi, elle a, à sa droite, un alpage, et à sa gauche une gerbe de blé et un arbre à pain. Dans la partie supérieure un soleil se lève derrière la montagne avec les rayons qui lui correspondent. Autour de l'ovale, dont les filets seront dorés, il est écrit BOLIVIA dans la partie supérieure, et neuf étoiles dorées se trouvent dans la partie inférieure, sur fond bleu. A gauche se trouve trois drapeaux, un canon, deux fusils, la hache incaïque, et à droite le bonnet phrygien de la liberté. Surplombant l'écusson, le Condor des Andes sur le point de prendre son envol et tenant entrelacés une branche d'olivier et une branche de laurier. Le fond extérieur sera bleu perlé. » Où l'on voit le curieux mélange entre les symboles andins et ceux européens, hérités de la révolution française.

⁷ Nous pensons à Agustin Gamarra qui a la tête d'une armée péruvienne, envahit le pays par l'Altiplano en 1841. Il sera défait à la bataille d'Ingavi. On peut aussi évoquer les quatre armées de libération parties des Provinces Unies de la Plata, de 1810 à 1817, pour libérer la future Bolivie par le sud de l'Altiplano et qui connaîtront bien des déboires.

⁸ Garcia Cruz, Alvaro 2002 *La fabricacion de las identidades nacionales : algunas consideraciones*, p 2.

⁹ Mendoza, Jaime 1978 [1925] El factor geografico en la nacionalidad boliviana, p. 53

occupées. Il n'y aura pas, comme on l'a vu à l'œuvre dans d'autres parties de l'Amérique Latine¹⁰, de mouvement pionnier organisé par l'État central pour contrôler ses espaces vides. Même la réforme agraire bolivienne de 1952, la première de tout le continent, ne s'intéresse pas aux *tierras baldías*, les terres vierges, de l'Orient. Les zones de colonisation se situent dans les piémonts andins, bien loin de la frontière externe qu'il faudrait en théorie bolivianiser.

... près du cœur

La peau de chagrin bolivienne donne une singulière résonance aux frontières

Si les Boliviens se donnent parfois des airs de condors nichés dans leur forteresse andine, ils n'en souffrent pas moins à leur frontière. De 1825 à 1934, elles ne cessent de reculer. La mesure de cette peau de chagrin tient en deux chiffres : celui des 2,5 millions de kilomètres carrés, superficie du pays à l'indépendance, et celui des 1,1 million de kilomètre carrés de la superficie actuelle. En un siècle le pays a perdu 53% du territoire qu'il revendiquait à sa naissance. Ce démembrement donne, dans les représentations géographiques boliviennes, une singulière résonance aux frontières. Aussi, affirmer qu'elles n'ont pas touchées l'Altiplano ne suffit pas toujours à convaincre de leur innocuité.

La carte des pertes territoriales est omniprésente en Bolivie. Connue de tous, presque aussi bien que celle de la Bolivie actuelle, elle introduit un doute. N'y a-t-il pas quelque chose de pourri au pays de l'Altiplano pour avoir permis une telle « gangrène des extrémités »¹¹ ? Certes, depuis 1934 et la fin de la guerre du Chaco, les frontières n'ont plus reculées, mais, compte tenu de cette histoire, elles n'en finissent pas de laisser une impression de précarité. Au cœur des représentations boliviennes se trouve la vision d'un territoire menacé par ses voisins et rendu morbide par sa vulnérabilité. Aussi tous les écrits géopolitiques dans ce pays, qu'ils émanent de civils ou de militaires, se focalisent-ils sur un unique thème : démontrer la légitimité de l'existence de la Bolivie. Derrière l'omniprésence de cette question une angoisse collective se dessine, celle de la disparition. Les assertions dithyrambiques disent que « la Bolivie non seulement est viable [en Amérique latine] mais nécessaire »¹² et qu'on ne pourra « jamais mettre fin à l'âme bolivienne »¹³, quelques soient les projets de

¹⁰ Nous pensons par exemple au mouvement dit d'intériorisation qui devient effectif avec les gouvernements militaires à partir de 1964 au Brésil. C'est une véritable politique d'occupation des périphéries centrales qui se met en place, selon les directives de géopoliticiens brésiliens, dont Mario Travassos et Couto e Silva sont les références incontournables. Voir Travassos, Mario 1938 *Projecao continental do Brasil* et Golbery Do Couto E., Silva 1981 [1967] *Geopolitica do Brasil*

¹¹ Cette expression est de Jean-Claude Roux, Roux, Jean-Claude 2000 *La Bolivie orientale, confins inexplorés, battues aux Indiens et économie de pillage*. Mais les métaphores biologiques, lorsqu'il s'agit de décrire le territoire démembré sont légions : ségrégué, amputé, démembré en fonction des auteurs, ces partitions laissent des cicatrices qui semblent jamais ne devoir se refermer.

¹² Baptista Gumucio, Mariano 1978 *La viabilidad de Bolivia*, p. 125

¹³ Ostria Gutierrez, Alberto 1946 *Una obra y un destino La politica internacional de Bolivia despues de la guerra del Chaco*, p. 358.

« polonisation du pays ». D'autres soulignent le miracle qui a fait que la Bolivie n'a pas disparue. « Et malgré tout la Bolivie a survécue... et vit encore aujourd'hui »¹⁴ dit Jaime Mendoza en 1925, et Alfonso Gumucio Dagron, un demi siècle plus tard, souligne encore sur cette bonne nouvelle : « la Bolivie existe » dit-il, pour ajouter que le plus souvent elle ne fait que « persévérer douloureusement dans son être »¹⁵.

Toutes ces affirmations renvoient à la même question taraudante, celle de l'éventuelle destruction du pays. Les frontières ont donc un rôle fondamental à jouer. Elles font l'objet d'une attention particulière. Elles doivent garantir la pérennité du territoire. Elles doivent protéger contre les invasions et le saccage des ressources naturelles, fruit de manœuvres étrangères. Ces deux fonctions expliquent qu'on ne puisse les envisager que comme des barrières d'un territoire sanctuaire. La guerre du gaz, en octobre 2003, a témoigné une nouvelle fois de la vigueur de cette conception. C'est contre l'idée d'une frontière « passoire à gaz » qu'une partie des Boliviens sont descendus dans la rue.¹⁶ La mondialisation, l'intégration économique et l'ouverture des frontières ne sont pas dans l'air du temps bolivien.

L'usage symbolique de la frontière orientale

Compte tenu de la valeur symbolique attribuée à toute frontière, la situation particulière de la frontière orientale devait conduire à lui porter un plus grand intérêt. Elle se trouve, en effet, à la marge d'une région mal contrôlée, qui a tous les traits des ex-provinces perdues. De surcroît, elle fait face au Brésil, le géant de l'Amérique Latine qui s'est attribué la part du lion de la dépouille bolivienne.¹⁷ C'est donc tout naturellement qu'on la décrit comme la frontière la plus menacée.

Aussi, afin d'éviter une nouvelle gangrène, elle devient à partir du gouvernement de Ballivian (1841-1847) l'objet de toutes les attentions de l'État central.¹⁸ Depuis cette époque, les appels à la colonisation de ces terres vierges ont été permanents. Ils furent relayés par les militaires, au travers du Conseil suprême de la Défense nationale qui publie, aujourd'hui encore, des rapports alarmistes sur la situation de la frontière orientale¹⁹ et souligne la nécessité d'occuper ces zones. Il est facile de trouver des arguments pour nourrir ce discours, en plus de celui, essentiel, de la

¹⁴ Mendoza, Jaime 1978 [1925] *El factor geografico en la nacionalidad boliviana*, p. 39

¹⁵ Gumucio Dagron, Alfonso 1981 *Bolivie*, p. 13

¹⁶ Cette révolte populaire a dégénéré en combat de rues entre l'armée et les manifestants, faisant 80 morts. Le 17 octobre 2002, devant la gravité de la crise, Gonzalo Sanchez de Lozada, président régulièrement élu quelques mois plus tôt, s'enfuit de La Paz en hélicoptère.

¹⁷ Le Brésil a récupéré 39% du total des territoires perdus par la Bolivie, suit le Pérou et le Parguay, à peu près 20% chacun, puis l'Argentine, 13% et enfin, le Chili, 9%.

¹⁸ A ce propos Pilar Garcia Jordan précise " je crois qu'il n'y a aucun doute sur le fait que l'administration de Ballivian constitue une période clef, et qu'il y a eu un avant et un après dans l'histoire du contrôle des Orients boliviens ». Pilar Garcia, Jordan 2001 *Cruz y arado, fusiles y discursos, la construccion de los Orientes en el Peru y Bolivia 1820 - 1940*, p. 252

¹⁹ Voir, entre autre car les études produites par cet organisme sont nombreuses Consejo Supremo De Defensa Nacional 2001 *Estudios de las politicas para el desarrollo de fronteras*

protection des frontières. La région orientale porte tous les espoirs de la Bolivie. Là où la nature est prolifique, là où l'on jouit « d'un éternel printemps »²⁰ se trouve la « terre promise »²¹ du pays. La fascination pour les régions orientales est ancienne. Antérieure à la fondation de la Bolivie, elle s'exprime dans le mythe de l'El Dorado dès l'arrivée des Espagnols. Mais elle existait avant même les conquistadores. Elle est, en vérité, au cœur des relations entre la montagne et les plaines tropicales depuis les premières civilisations pan-andines.²²

Pourtant, aucun mouvement concret de conquête pionnière ne pénètre dans les zones orientales. Ces discours qui proclament la prochaine occupation de l'Est ne sont que des mots qui se perdent dans l'immensité de ces espaces infinis. Reste que, parce qu'ils touchent au thème des frontières et de l'El Dorado, ils sont d'une singulière puissance. Progressivement, de 1840 à nos jours, la colonisation de la frontière orientale devient « un élément significatif de l'imaginaire collectif »²³, l'horizon d'une société prise dans des problèmes andins d'un autre ordre.

II - LA FRONTIÈRE VIVE : LORSQUE LES ÉCHANGES RENFORCENT LA BARRIÈRE

Il est donc fait un usage symbolique de la frontière. En lui garantissant la pérennité du territoire et un avenir glorieux elle devient l'opium du peuple bolivien. Si nous situons, à présent, notre analyse à l'échelle locale, pour observer les effets directs sur la région frontalière de tels discours, nous ne pouvons qu'être surpris par leur absence d'incidence. Le processus concret de bolivianisation des marges frontalières, en cours depuis quelques décennies, ne fut même pas le fruit d'une initiative de l'État central mais celui d'un mouvement spontané de migrations.

De la frontière vide à la frontière vive

Dans les faits une frontière en attente de bolivianisation

Dans les faits, la frontière orientale reste longtemps en attente d'appropriation effective. Certes, s'agissant d'une représentation collective, les faits importent peu, puisqu'ils « ne pénètrent pas dans le monde où vivent nos croyances »²⁴.

La réalité est bien loin de cette croyance. Tout manque à la région orientale pour être réellement un rempart du territoire. Au-delà des mots, rien ne semble pouvoir s'opposer au « pot de fer » brésilien, si celui-ci décidait un jour d'avancer. L'État central est incapable d'établir son contrôle dans la zone. Le maillage administratif témoigne bien de cette

²⁰ Bravo, Carlos et Ballivian, Manuel 1894 *La patria boliviana, estado geografico*, p. 74

²¹ Dalence, José Maria 1975 [1851] *Bosquejo estadístico de Bolivia*, p. 118

²² L'empire Inca, dit Tahuantinsuyo, ou Tawantisuyu selon la nouvelle orthographe, entretenait déjà pour les terres tropicales de l'Est une certaine fascination. Elle était liée à la luxuriance végétale qui ne pouvaient qu'attirer, tout en inquiétant, les peuples des hauts plateaux desséchés.

²³ Pilar Garcia, Jordan, *op. cit.* p. 254

²⁴ Proust, Marcel 1987 *A la recherche du temps perdu : Du côté de chez Swann*, p. 137

faiblesse de l'appareil d'État. Dans les marges orientales il se fait extrêmement lâche. Le bras armé de l'État, les militaires, est lui même démuni face à l'énormité de la bande frontalière. Dans les postes avancés de la frontière les effectifs sont réduits : un major et huit soldats pour chaque poste. Des entretiens avec le chef du PMA de Bolpebra, à la trifrontière Bolivie, Pérou, Brésil, il ressortait qu'en dehors de la mission générale inscrite sur une feuille à présent moisie par l'humidité tropicale, asseoir la souveraineté du pays et prévenir d'une invasion, les occupations principales du camps étaient consacrées à sa propre survie. Il n'y a pas de routes qui relient ces postes à la capitale du département. Il faut donc être autonome : on plante de la *yucca*, on s'occupe du poulailler, et éventuellement, en fin de journée on apprend à des conscrits andins le maniement des barques sur les rivières tropicales, car il n'y a, pas plus, de moteur à leur seule embarcation. Aussi les mots lancés par Acha, à la suite de son séjour en 1902, dans ces régions, n'ont cessés depuis de résonner. « J'étais impressionné par l'absence de souveraineté bolivienne dans la région, la non application des lois de notre pays et l'ampleur de la contrebande. »²⁵

A cette déficience des structures étatiques s'ajoute l'absence des hommes pour peupler la frontière. Les densités orientales sont partout extrêmement faibles. Certaines provinces du Nord Pando ou de l'Itenez ont des densités sahariennes, inférieures à 0,5 habitant au kilomètre carré²⁶. Cette insuffisance du peuplement entretient des angoisses d'invasions brésiliennes. Elles ne tiennent dans les faits qu'à quelques poignées de familles de *seringueiros*²⁷ repoussées de l'autre côté de la frontière par le front de l'élevage dans l'Acre, ou à des aventuriers chercheurs d'or, autour de Cachuela Esperanza²⁸ et le long de l'Itenez.²⁹ Cette pénétration brésilienne, si elle n'a pas l'ampleur des mouvements observés à la frontière paraguay-brésilienne³⁰, témoigne cependant de la faible rémanence sur le terrain de la frontière. Mal surveillée, dépeuplée, elle n'est pas le bastion de la bolivianité que l'on s'imagine à l'échelle nationale.

La migration : une frontière vive

Pourtant, en quelques points de la frontière, les migrations de personnes venues des Andes changent depuis une dizaine d'années la

²⁵ Aguirre Acha, José 1980 [1902] *De los Andes al Amazonas: Recuerdos de la campana del Acre*, p. 61

²⁶ La RAB (région amazonienne bolivienne) comprend le département du Pando et la province Vaca Diez du département du Béni. Sur quelques 80 000 km² vivent 170 000 habitants. Dans certaines de ces provinces la densité de 2 hab/km² n'est même pas atteinte : la province Frederico Roman (14 000 km²), par exemple, a une densité de 0.17 habitants au km² (INE, recensement 2001).

²⁷ Les *seringueiros* sont les collecteurs de caoutchouc. Habités à pratiquer une agriculture extractiviste, ils se sont aujourd'hui reconvertis dans la collecte de la *castaña*, noix du Brésil, depuis la chute des cours de la gomme (en 1986). Ils n'en continuent pas moins à garder les mêmes patrons d'utilisation de l'espace.

²⁸ Dans la province Vaca Diez, le Mamoré, comme les autres rivières de l'Amazonie bolivienne, est riche en or. C'est à Cachuela Esperanza, ex-capitale de la gomme, que se regroupent les *garimpeiros* brésiliens dans leur majorité, qui travaillent à l'aide de barges.

²⁹ Le fleuve Itenez possède l'étrange particularité de changer de nom que l'on soit d'un côté ou l'autre de la frontière. Au Brésil, il s'appelle le Guaporé.

³⁰ Au Paraguay les colonies brésiliennes, les Brasiguayens, représentent 10% de la population totale. voirSouchaud, Sylvain 2000 *La formation d'un espace brésiguayen dans l'est du Paraguay*

situation. Le levier de ces migrations a été l'amélioration des voies de communication reliant la frontière au noyau national andin. Cela ne fut pas chose facile d'arrimer cette marge. La distance physique, incompressible, qui met Puerto Suarez à quelques 650 kilomètres de Santa Cruz, Guayaramerin à plus de 1000 kilomètres de La Paz, et Cobija à quelques 1300 kilomètres de la capitale, impose des investissements très lourds à un État bolivien en perpétuel banqueroute. Ils ne furent pas la priorité d'un État minier qui cherchait surtout à améliorer les voies de sorties de l'étain³¹. Aussi longtemps l'unique moyen de relier les bourgs de la frontière fut l'avion³². En 1988 le pays disposait de 41 000 kilomètres de routes, dont seulement 3% étaient asphaltés, chiffre dérisoire en regard du million de kilomètres carrés² du pays.

Depuis l'amélioration du réseau routier est devenue une priorité. Les routes de connexions en direction des villes frontalières se sont améliorées. A Cobija l'année 1992, qui marque l'achèvement de la route Cobija – El Choro (390 km, 12 heures) et qui rend possible une liaison avec La Paz est une date clef dans l'histoire de la ville. A Guayaramerin l'amélioration de la route Riberalta Guayaramerin (90 km, 2 heures) joue un rôle fondamental dans le désenclavement de la ville. Plus important encore l'amélioration des routes permet l'arrivée des compagnies de transport collectif. Les *flotas* en rendant accessibles, et à moindre coût, les villes frontalières depuis la « Bolivie de l'intérieur »³³ sont un levier pour la migration vers les basses terres. Dans les entretiens effectués avec les habitants de la frontière, l'année où la route est arrivée reste la référence, la date clef des changements.

Et les migrants vinrent. A Cobija la population passe de 10 000 à 20 820 dans la dernière période intercensitaire (de 1992 à 1999). Le doublement est symptomatique d'un changement dans l'échelle du phénomène permis par la route. Avant 1992 les migrants arrivent des Andes (La Paz et Oruro principalement) par avion, au prix d'un investissement économique conséquent (entre 100 et 120 dollars par personne). Après 1992 il est enfin possible d'arriver par la route. Le voyage dure entre trois et cinq jours. La distance-temps, à ce titre, reste très importante et le sentiment d'éloignement se maintient. En revanche, la distance-coût est fortement diminuée. Un voyage « par la terre » coûte entre 30 et 35 dollars. Les 7% de croissance démographique annuelle sont la mesure d'une « *success story* » que les Cobijènes comparent volontiers au

³¹ Si la Bolivie est connue surtout pour l'exploitation de l'argent de Potosi, elle a vécu durant tout le vingtième siècle sur les rentes de l'étain, dont le pays fut le premier exportateur dans l'entre deux guerres, avant que les mines périclitent. Jordan Pozo, Rolando 1999 *Siglo XX : la era del estano*.

³² « En 1938, l'aviation ressemblait peu à ce qu'elle est aujourd'hui. Sautant dans des régions reculées de l'Amérique du Sud, certaines étapes du progrès, elle s'était installée de plain-pied dans le rôle de patache pour des villageois qui jusqu'alors, en l'absence de route, perdaient plusieurs jours pour se rendre à la foire voisine à pieds ou à cheval. » C'est ce que retient Lévi-Strauss de son séjour dans l'Orient bolivien, et dans ce « gros village de basse Bolivie », Santa Cruz de la Sierra. Voir Lévi-Strauss, Claude 1984 [1955] *Tristes tropiques*, p. 28

³³ L'expression est consacrée dans toutes les villes de la frontière, elle témoigne, selon nous, du sentiment de déconnexion des frontaliers.

destin fabuleux de la ville de Santa Cruz (passée de 60 000 habitants en 1960 à plus d'un million aujourd'hui). « Dans le fond, nous sommes un petit Santa Cruz » se plaisent-ils à rappeler.

Quand les échanges renforcent la frontière

Des migrants venus faire du commerce ...

Quel est le profil des migrants dans les villes frontalières ?³⁴ Originaires des départements andins du Nord, La Paz, Oruro et Cochabamba, ils sont venus dans ces villes frontalières pour faire du commerce, principalement à destination des Brésiliens, plus riches, qui vivent en face. Commerçants et andins, ils reprennent un vieux schéma de mobilité justifié par la pauvreté des exploitations agricoles andines³⁵. Leur activité fonctionne grâce à la maîtrise d'un réseau informel, en général familial, qui s'étend de la zone franche d'Iquique³⁶ aux régions frontalières en passant par les villes de l'Altiplano. Les Andins vendent aux Brésiliens des produits d'origine asiatique, qu'ils importent directement depuis Iquique ou via le marché de La Paz. Leur fond de commerce est également constitué par des vêtements fabriqués à Santa Cruz, La Paz ou au Pérou.

Leur activité donne naissance à une zone transfrontalière intégrée entre le Brésil et la Bolivie. Les échanges sont nombreux et surtout devenus bilatéraux. Auparavant, la zone bolivienne vivait grâce aux produits achetés au Brésil, il existait donc déjà une zone d'intégration économique bi-frontalière. Mais elle était unilatérale. Les produits brésiliens assuraient la survie des populations frontalières boliviennes. Avec l'arrivée des commerçants andins, la zone devient bilatérale et gagne en profondeur vers l'intérieur de chaque pays. Car si les produits proviennent, en générale, du Pacifique, les acheteurs brésiliens viennent eux aussi de plus en plus loin. A Cobija, ils arrivent depuis Rio Branco (capitale de l'Acre), à quelques 250 km de là pour faire leur course, à l'occasion du Carnaval ou de la fin de l'année. A Puerto Suarez des bus entiers arrivent de Campo Grande (capitale du Mato Grosso du Sud).³⁷

Bien sûr l'attraction de la région frontalière est aussi liée au commerce illicite de narcotiques. La frontière orientale est la grande frontière du narco trafic. La cocaïne produite au Pérou ou en Bolivie est exportée, via ces villes frontalières, au Brésil, qui constitue à la fois un marché de consommation et une zone de réexportation de la poudre transformée.

...donne une lisibilité à la frontière

³⁴ Je n'évoquerai pas le cas des migrations vers des zones de migrations rurales qui sont quantitativement beaucoup plus réduites.

³⁵ Cortes, Geneviève 1995 *La migration : survie et mutations des sociétés paysannes andines : deux exemples dans le Valle Alto de Cochabamba (Bolivie)*

³⁶ Iquique se trouve sur la côte Pacifique du Chili.

³⁷ Bien sûr cette activité commerciale parce qu'elle est basée sur la disparité des taux de change est d'une grande volatilité. Que le real remonte par rapport au dollar et le pouvoir d'achat des Brésiliens en Bolivie s'améliore. Il justifie alors les achats au Brésil. D'une année sur l'autre nous avons vu entre 2001 et 2003 la zone commerciale bolivienne désertée puis de nouveau fréquentée.

Les commerçants andins ont acquis des propriétés, en s'enracinant ainsi dans la région. Ils semblent être le principal vecteur de la diffusion et du renforcement de l'identité nationale bolivienne à la frontière. Sans rentrer dans des considérations ethnologiques, il est notoire de constater que les populations andines ont été, depuis l'empire Inca, beaucoup mieux contrôlées par le pouvoir andino-inca, puis andino-espagnol. Elles font parties du noyau national originel et ont développé un sentiment national beaucoup plus précoce et plus profond que les populations autochtones de l'Orient³⁸. C'est pourquoi ils « bolivianisent » les villes frontalières, autant qu'ils les « andinisent ». Plusieurs phénomènes en témoignent. Ils importent par exemple de nombreux produits boliviens de l'Altiplano. On voit ainsi, sur le marché de Cobija ou de Puerto Suarez, apparaître des *chuños*, ces pommes de terre déshydratées par un processus de gel-dégel caractéristiques de l'alimentation andine. La porosité traditionnelle des villes frontalières à l'influence brésilienne décroît aussi avec leur arrivée. Sûrs de leur identité, ils ne laissent pas au modèle culturel brésilien un pouce de terrain. Les groupes de danses locaux réapprennent les danses typiques de l'Altiplano *tinkus*, *caporales* ou *morenadas*. Et le *fogo* brésilien laisse place à la *cumbia*.

L'exemple du village de commerçants de Montevideo sur la frontière de l'Acre, dans le Pando suffit à le démontrer. C'est un village de commerçants situé le long du fleuve Abuna face au municipe de Placido de Castro (Acre). A l'arrivée des premiers fondateurs du village il y avait seulement un poste de douane bolivien abandonné (qui avait servi un temps pour enregistrer les exportations de bois) et un poste militaire avancé de la Navale, à Puerto Rapirran, quelques kilomètres en amont sur le fleuve. Une quarantaine de familles, toutes originaires de l'Altiplano vivent dans ce village palafitte. Le chef de la communauté, Don Antonio, est arrivé en 1987. Originaire de La Paz, il a débarqué à Cobija avec deux caisses de produits à vendre. Il s'est rendu compte que la concurrence était déjà vive dans cette capitale de département. Il a arrêté un camion brésilien et lui a demandé de le conduire plus à l'est, à un autre point de la frontière. Arrivé à Placido de Castro, il vend ses marchandises, et avec ses premiers gains construit une maison sur les rives marécageuses du fleuve « côté Bolivie ». Avec l'aide d'autres familles boliviennes, ils montent peu à peu ce village d'irréductibles kollas³⁹. Ils fondent ensemble une école, pour que les enfants puissent bénéficier d'un enseignement bolivien, ils apprennent les rudiments de l'espagnol aux Brésiliens en face et les mettent à l'heure bolivienne⁴⁰. Du Brésil ils ne demandent que l'eau potable, les produits de consommation courante et les services de santé. Les enfants n'iront pas à l'école là bas. Pourtant, ils y seraient volontiers accueillis, la municipalité

³⁸ A ce propos on pourra relever que les dirigeants qui ont pris la tête du mouvement lors de « la guerre du gaz » en Bolivie (fin septembre – octobre 2003) sont tous issus des mouvements indigénistes andins. Ils se battaient alors pour sauver les richesses de la Bolivie contre la « menace » des transnationales de voler le gaz bolivien, démontrant ainsi la vigueur de leur sentiment national.

³⁹ Les Kollas sont les habitants des montagnes, l'expression vient du Kollasuyu, l'une des quatre parties de l'empire inca.

⁴⁰ Il y a une heure de décalage entre l'heure de l'Acre et celle du Pando.

brésilienne est conciliante. Mais dans les écoles brésiliennes ils n'apprendraient pas à devenir Bolivien, ils perdraient leur langue et leur culture nationale ce qui est inenvisageable pour les parents.

Ainsi, ce village déconnecté physiquement du reste de la Bolivie, qui utilise les routes brésiliennes pour se rendre à la capitale du département se dit fier d'être le premier coin véritablement bolivien de la frontière. Car, « dans le fond », comme se plaît à rappeler Don Antonio, les « vieux Pandinois sont un peu brésiliens sur les bords, on ne peut compter sur eux pour défendre la souveraineté bolivienne. »

Conclusion

La frontière boliviano-brésilienne n'a pas commencé par être une limite fixe pour être, par la suite, estompée par des flux transnationaux. Au contraire elle a d'abord été une frontière immatérielle, imaginée par les dirigeants de la nouvelle République. Plus juristes qu'aménageurs, ils privilégiaient la possession de droit, selon le dogme de *l'uti possidetis*, contre l'occupation de fait. Sur le terrain, cette frontière était invisible. Loin du noyau national, la bolivianisation restait en suspens car l'occupation du territoire était assurée par des populations « selvatiques » qui n'étaient même pas reconnues comme boliviennes lors des recensements. Seules rémissions à ce modèle d'occupation diffus, la période missionnaire ou celle de l'exploitation du caoutchouc, font entrer la région dans l'ère du transnational brouillant encore plus des frontières déjà ténues. C'est seulement depuis une vingtaine d'années que la frontière gagne en lisibilité. Le mouvement de migration andine vers les villes frontalières donne consistance à cette limite. Sûrs de leur identité bolivienne les migrants s'approprient la zone en imposant des marqueurs territoriaux boliviens.

Ce faisant ils créent une situation un peu paradoxale, en regard d'un processus classique observé ailleurs. La création d'une zone transfrontalière, où l'intégration économique avec le Brésil est de plus en plus forte ne s'accompagne pas d'un affaiblissement de la frontière / barrière. Elle ne devient pas « une relique » de l'époque des États nations. Au contraire le mouvement d'intégration économique des zones frontalières, parce qu'il est porté par des populations à forte identité nationale, renforce le sentiment d'appartenance nationale et le fossé avec le voisin brésilien se creuse. Dans le même temps les marges frontalières jadis coupées du reste du territoire, deviennent de plus en plus intégrées à un territoire bolivien qui gagne en cohérence.

Bibliographie citée

- Aguirre Acha, José. 1980 [1902]. *De los Andes al Amazonas: Recuerdos de la campana del Acre*. Troisième éd. La Paz. Superel. (1ère éd., 1902). 460 p.
- Baptista Gumucio, Mariano. 1978. In *Antologia geopolitica de Bolivia*. édité par Baptista Gumucio, M., et Saavedra Weise, A. Cochabamba: Amigos del Libro **La viabilidad de Bolivia, p. 119-151**
- Bravo, Carlos, et Ballivian, Manuel. 1894. *La patria boliviana, estado geografico*. La Paz. Imprenta La Paz. 204 p.
- Consejo Supremo de defensa nacional. 2001. *Estudios de las politicas para el desarrollo de fronteras*. La Paz. non publié. 225 p. (Document classé)
- Cortes, Geneviève. 1995. La migration : survie et mutations des sociétés paysannes andines : deux exemples dans le Valle Alto de Cochabamba (Bolivie). Thèse de Doctorat, Géographie, Toulouse II Le Mirail, Toulouse. 521 p.
- Dalence, José Maria. 1975 [1851]. *Bosquejo estadistico de Bolivia*. 2 édition éd. La Paz. UMSA. (1ère éd., 1851). 340 p.
- Garcia Cruz, Alvaro. 2002. La fabricacion de las identidades nacionales : algunas consideraciones. in *Revue electronique de Civilisation Contemporaine - Europe Amérique Latine*.
- Golbery do Couto e., Silva. 1981 [1967]. *Geopolitica do Brasil*. Rio de Janeiro. J. Olympio Editora. (1ère éd., 1967). 273 p. (Colecao Documentos brasileiros. no. 190)
- Gumucio Dagron, Alfonso. 1981. *Bolivie*. Paris. Seuil. 190 p. (coll° Petite Planète)
- Jordan Pozo, Rolando. 1999. In *Bolivia en el siglo XX*. édité par Campero Prudencio, F. La Paz: Harvard club de Bolivia **Siglo XX : la era del estano, p. 219-239**
- Lévi-Strauss, Claude. 1984 [1955]. *Tristes tropiques*. Deuxième éd. Paris. Presses Pocket. (1ère éd., 1955). 502 p.
- Mendoza, Jaime. 1925. *El factor geografico en la nacionalidad boliviana*. Sucre. Imp. Bolivar. 92 p.
- . 1935. *El macizo boliviano*. La Paz. Imp. Arno hnos. 277 p.
- . 1978 [1925]. In *Antologia Geopolitica de Bolivia*. édité par Baptista Gumucio, M., et Saavedra Weise, A. La Paz: Los Amigos del Libros **El factor geografico en la nacionalidad boliviana, p. 31-55**
- Ostria Gutierrez, Alberto. 1946. Una obra y un destino La politica internacional de Bolivia despues de la guerra del Chaco. Buenos Aires. Editorial Ayacucho. 375 p.

- Pilar Garcia, Jordan. 2001. Cruz y arado, fusiles y discursos, la construcción de los Orientes en el Peru y Bolivia 1820 - 1940. Lima. IFEA, IEP. 476 p.
- Proust, Marcel. 1987. *A la recherche du temps perdu : Du côté de chez Swann*. Paris. Editions Robert Laffont. 3 vols. Vol. I. 1280 p.
- República de Bolivia. 1888. *Decreto Supremo du 14 juillet 1888*. La Paz.
- Roux, Jean-Claude. 2000. La Bolivie orientale, confins inexplorés, battues aux Indiens et économie de pillage. Paris. L'Harmattan. 317 p.
- Souchaud, Sylvain. 2000. *La formation d'un espace brésiguayen dans l'est du Paraguay*. Thèse de doctorat, Géographie, Poitiers. 534 p.
- Travassos, Mario. 1938. *Projecao continental do Brasil*. Troisième éd. Sao Paulo. Companhia editora nacional. 214 p.